

POUR MIEUX CONNAÎTRE LE TCHAD

GÉRAUD MAGRIN

Le sud du Tchad en mutation  
des champs de coton aux sirènes de l'or noir

CIRAD - PRASAC - SÉPIA



**Le sud du Tchad en mutation**  
des champs de coton aux sirènes de l'or noir

## Le CIRAD

Le Cirad, Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement, est un organisme scientifique spécialisé en agriculture des régions tropicales et subtropicales. Sous la forme d'un établissement public, il est né en 1984 de la fusion d'instituts de recherche en sciences agronomiques, vétérinaires, forestières et agroalimentaires des régions chaudes. Sa mission : contribuer au développement de ces régions par des recherches, des réalisations expérimentales, la formation, l'information scientifique et technique. Le Cirad travaille dans ses propres centres de recherche, au sein de structures nationales de recherche agronomique des pays partenaires, ou en appui à des opérations de développement.

## Le PRASAC

Le Pôle régional de recherche appliquée au développement des savanes d'Afrique centrale (Prasac) rassemble les structures de recherche agronomique du Cameroun, de la République centrafricaine et du Tchad (Irad, Icra, Itrad et Lrvz), alliés à des partenaires scientifiques du Nord (Cirad, Ird et université de Leyde). Il a pour vocation de mener des recherches directement utilisables par les acteurs du développement. Par la mise en commun des équipements, il permet de rentabiliser les investissements scientifiques de chaque partenaire. En facilitant l'échange de méthodes, de références et de résultats, il favorise la constitution d'équipes de recherche ayant un effectif suffisant pour résoudre, avec plus d'efficacité et un coût moindre, les problèmes de développement communs aux trois partenaires de la région, tout en garantissant des résultats scientifiques de qualité.

*Le présent ouvrage constitue une version résumée d'une thèse de doctorat de géographie, soutenue à l'université de Paris I / Panthéon-Sorbonne, le 17 novembre 2000, dirigée par le*  
Professeur Roland POURTIER :

*« Le sud du Tchad en mutation. Des champs de coton aux sirènes de l'or noir »,*  
Université de Paris I / PRASAC, 2 volumes, 1057 pages, 56 cartes,  
47 planches photographiques, 37 tableaux, 14 figures et annexes.

### LEXIQUE

*Les termes vernaculaires figurent en italique,  
et sont pour la plupart explicités dans le lexique, à la fin du texte.  
Les termes marqués d'un astérisque (\*) sont des mots français dont l'utilisation au Tchad  
présente une signification particulière. Ils figurent également dans le lexique.*

### ILLUSTRATION

*Toutes les photographies sont de l'auteur, à l'exception des suivantes :*

Photographies n°5, 6, 7, 8, 32 : Renate Kühn.

Photographie n°21 : Roland Pourtier.

Photographie n°30 : affiche publicitaire des Brasseries du Logone.

Planche 2 : image satellite NASA / USGS / Eros data center.

*Les cartes ont été conçues par l'auteur et réalisées par Janik Michon, à l'exception des suivantes :*

Carte 4 : A. Beauvilain / CNAR. Cartes 23, 24, 34 : F. Nuttens / ONDR-DSN.

Cartes 36, 37 : Conception G. Magrin. Réalisation CNAR. Cartes 40, 41 : Dames&Moore pour Esso.

### RÉFÉRENCE DE L'OUVRAGE

Géraud Magrin, *Le sud du Tchad en mutation, des champs de coton aux sirènes de l'or noir*, Saint-Maur-des-Fossés, éditeurs Cirad et Sépia.  
Collection « Pour mieux connaître le Tchad », 2001, 470 pages (dont un cahier couleur de 42 pages).

Photo de couverture : G. MAGRIN.

POUR MIEUX CONNAÎTRE LE TCHAD

GÉRAUD MAGRIN

# Le sud du Tchad en mutation des champs de coton aux sirènes de l'or noir

*Publié avec le concours de  
l'Agence universitaire de la Francophonie et du PRASAC*

CIRAD  
TA 283/04, avenue Agropolis  
34398 Montpellier CEDEX 5 - France

ÉDITIONS SÉPIA  
6, avenue du Gouverneur-Général-Binger  
94100 Saint-Maur-des-Fossés - France

POUR MIEUX CONNAÎTRE LE TCHAD

---

Association fondée le 30 janvier 1992  
Siège social : Institut national des Langues et Civilisations Orientales  
2, rue de Lille 75007 Paris  
Fax : 33-1 49 26 42 99

Le but de cette nouvelle collection, qui porte le nom de l'association qui l'a créée, est de contribuer à l'édification du Tchad moderne en permettant aux Tchadiens de mieux connaître leur pays dans toute sa diversité et sa richesse. Nous comptons publier des travaux inédits, des documents d'archives, des traductions françaises d'ouvrages étrangers et réimprimer des textes devenus introuvables. Nous resterons ouverts à toute suggestion émanant de nos lecteurs.

1993

Sadinaly Kraton. *La chefferie chez les Ngama*.  
Paul Créac'h. *Se nourrir au Sahel. L'alimentation au Tchad (1937-1939)*.  
Jean Malval. *Ma pratique médicale au Tchad (1926 – 1928)*.

1994

« *L'identité tchadienne. L'héritage des peuples et les apports extérieurs* » (Colloque INSH novembre 1991).  
Marie-José Tubiana. *Femmes du Sahel, Regards donnés. - Women of the Sahil, Reflections*.  
(Photographies, texte bilingue).

1995

Daoud Gaddoum. *Le culte des esprits margay ou maragi chez les Dangaléat du Guéra*.  
Bernard Lanne. *Répertoire de l'administration territoriale du Tchad (1900-1994)*.  
Claude Durand. *Fiscalité et politique. Les redevances coutumières au Tchad : 1900-1956*.

1996

François Garbit. *Carnets de route d'un méhariste au Tchad (1936-1940)*.  
Netcho Abbo. *Mangalmé 1965 : la révolte des Moubi*.

1997

Gérard Bailloud. *Art rupestre en Ennedi*.  
Peter Fuchs. *La religion des Hadjeray*. (Traduit de l'allemand par Hille Fuchs).  
Pierre Hugot. *La transhumance des Arabes Missirié et les batailles intertribales d'Oum Hadjer de 1947*.

1998

Pierre Toura Gaba. *Non à Tombalbaye*. Fragments autobiographiques.  
Zakaria Fadoul Khidir. *Les moments difficiles. Dans les prisons d'Hisène Habré en 1989*.

2000

Baba Moustapha. *Le souffle de l'harmattan*. Prix Albert Bernard, Académie des Sciences d'Outre-mer, 2001.  
Gérard Serre. *Une nomadisation d'hivernage dans l'ouadi Rimé (Tchad 1956)*.

## Préface

de Roland POURTIER

Professeur à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne

La fascination qu'exerce le Tchad se nourrit des images contrastées d'un Nord grand ouvert sur l'immensité saharienne, rehaussé de toutes les mythologies propres au désert et à ses hommes mobiles portant arme et turban, face à un Sud nourricier, enraciné dans la sédentarité des paysanneries d'Afrique soudanienne. C'est ce Sud, peu fréquenté par les chercheurs depuis les travaux de Jean Cabot sur les régions du Logone et de Jean-Pierre Magnant sur la Terre Sara – l'insécurité expliquant largement cette désertion – que Géraud Magrin a entrepris de revisiter. Non sans quelque audace, étant donné l'étendue de l'espace concerné et la diversité des questions qu'il soulève : l'ampleur du terrain eût jadis justifié une thèse d'État. Avec l'appui logistique du PRASAC et du CIRAD, l'auteur a relevé le défi et brillamment atteint ses objectifs. Son étude illustre avec brio ce qu'une géographie « régionale » peut apporter à la compréhension d'un espace analysé dans ses composantes multiples et ses causalités croisées.

Depuis la création de l'Etat tchadien, depuis l'assignation sous un pouvoir unique de territoires qu'opposent la nature et l'histoire, le couple Nord-Sud fonctionne comme la référence nécessaire et intangible de sa structuration géographique. Elle hante les représentations géopolitiques, et alimente, dans sa simplicité manichéenne, le débat, les passions, les manipulations politiques. L'identité du « Sud » ne réside-t-elle pas fondamentalement dans ce rapport dialectique, complexe et ambigu avec l'autre part du Tchad ? C'est en tout cas une mise en perspectives des fondements de cette identité qui ouvre judicieusement le livre : on y suit l'élaboration non pas d'un « impossible tableau géographique » au sens où il s'agirait d'une identité figée, mais de la fresque vivante d'un espace composite et mouvant qui prend corps au fil des pages. La personnalité du Sud se dégage de la superposition, du chevauchement, de l'imbrication de plusieurs jeux d'opposition : soudan/sahel ; agriculture sédentaire/élevage nomade ; islam/christianisme ; frontières/espaces transfrontaliers ; enclavement/ouverture. Le Sud, toujours, se profile sur l'horizon du Nord.

L'histoire n'est jamais loin, ses temporalités variables se combinant aux échelles de l'espace pour expliquer la singularité du Tchad méridional. L'équation sudiste intègre un double héritage, toujours très sensible dans les paysages, les pratiques sociales et les comportements collectifs. Celui des relations dissymétriques antérieures à la conquête coloniale qui avaient placé les paysanneries du Sud sous la menace des nomades-guerriers du Nord et de leurs razzias périodiques. Celui de la « mise en valeur » coloniale qui fit de la culture cotonnière le pivot des systèmes de production paysanne. Le coton a joué un rôle décisif dans une construction identitaire en partie confondue avec les séquences d'un « développement » jalonné par le glissement d'attitude des paysans, depuis leur rejet initial de la « culture du commandant » jusqu'à leur adhésion progressive à celle de l'« or blanc ».

S'il est incontestable que le coton a rempli une fonction éminente dans la structuration du « Tchad utile », et qu'il a été l'initiateur de l'économie de marché, les encadrements « du haut » qui ont présidé à la diffusion de sa culture, de la CFDT à la Cotontchad, n'excluent pas l'existence d'autres dynamiques, celles « du bas ». Depuis quelques années, l'engouement pour l'arachide témoigne des capacités d'initiative des paysans eux-mêmes en réponse à la forte demande de pays de la « sous-région »,

Cameroun, RCA ou Gabon. Mais c'est l'armature urbaine, fille de la colonisation, qui constitue aujourd'hui le socle des mutations socio-spatiales : le Sud se lit aussi en termes de pôles, de réseaux, de flux à longue distance, d'échanges de proximité fécondant les relations entre ville et campagne. Bien que le taux d'urbanisation du Tchad accuse un retard certain par rapport à la moyenne africaine, retard dû à son enclavement, la croissance des villes constitue un phénomène irréversible. La modernité qu'elle entraîne dans son sillage s'impose en dépit de la persistance d'une crise multiforme, écologique, économique, politique qui put faire craindre un temps qu'elle remît en cause ses apports bénéfiques.

En plaçant son étude sous le signe du changement, « des champs de coton aux sirènes de l'or noir », Géraud Magrin a été tout naturellement conduit à analyser les manifestations et les déterminants de cette situation de crise, versant critique des mutations en cours. La disette de 1998 lui a donné l'occasion d'une relecture attentive de l'insécurité alimentaire, d'une mise en débat de ses causes naturelles, sociales, politiques. Il en souligne la complexité, l'interdépendance des facteurs – du local au mondial – en démêlant magistralement l'écheveau des causalités multiples. Au cœur des tensions dont le Sud est le théâtre, la progression simultanée de l'élevage vers les savanes humides, et de l'islam véhiculé par les pasteurs et les commerçants nordistes, constitue l'événement capital. Un des grands mérites de l'auteur est de ne pas se limiter à une interprétation unilatérale en termes d'affrontement, de pression séculaire du Nord musulman et de résistance des sociétés locales. Si les violences et les conflits, en particulier pour l'usage du sol, font partie du quotidien, les faits de diffusion, notamment de l'élevage, et l'apprentissage de la cohabitation entre communautés ethniques et religieuses modifient l'image abusivement réductrice d'un Tchad déchiré par les conflits tribaux. L'enfant Sara gardant les bœufs ne deviendra-t-il pas à son tour éleveur ? Il faut du temps pour que le sucre fonde, disait Bergson. Il faut du temps pour le développement.

Mais voici que le Tchad est aujourd'hui pressé de rejoindre le club des producteurs de pétrole. Nul ne peut dire ce qu'il en sortira de bon ou de pervers. L'expérience des pays producteurs du golfe de Guinée invite à mettre un bémol à trop d'enthousiasme : les espoirs en l'or noir ont trop souvent été déçus. Quoi qu'il en soit, le Sud risque de connaître de nouvelles turbulences dont l'expression et l'intensité dépendront de la capacité du pouvoir nordiste à composer avec les élites locales revigorées par la proximité du pactole pétrolier. A la veille de ce nouvel épisode de l'histoire tchadienne, le livre de Géraud Magrin vient à point nommé. D'une grande richesse informative, rigoureux dans ses analyses, mesuré dans ses jugements, soutenu par une écriture limpide et sans jargon inutile, il fera date. Le Sud du Tchad a désormais son ouvrage de référence.

## Remerciements

Le temps où je regardais avec une ironie amusée les interminables remerciements qui inaugurent les mémoires universitaires de mes condisciples africains me semble à présent bien lointain. Au moment d'exécuter à mon tour ce périlleux exercice, je mesure toute la difficulté de dresser une liste exhaustive de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont aidé au cours de ces recherches franco-tchadiennes.

En France, je remercie mon directeur de thèse, Roland Pourtier, pour l'habile association de confiance, de liberté et d'encouragements qu'il a su dispenser depuis que je travaille sous sa direction. Au CIRAD, je remercie particulièrement Guy Faure et Patrick Dugué pour l'intérêt bienveillant qu'ils ont témoigné envers mes recherches, et l'aide généreuse sans laquelle celles-ci n'auraient pu se dérouler dans d'aussi bonnes conditions. J'ai contracté une dette infinie auprès de Claude Arditi, dont les conseils, les idées, la bibliothèque encyclopédique et l'amitié ne m'ont jamais fait défaut tout au long de mes pérégrinations tchadiennes. Un grand merci aussi à Marie-José Tubiana, sans laquelle l'édition de ce livre n'aurait pas été aussi rapide et soignée. Je n'oublie évidemment pas le soutien constant de mes parents, l'héroïsme stoïque de mon père confronté aux relectures successives, la sollicitude de ma mère navrée de ne pouvoir y prendre part. Je sais gré à Janik Michon pour son professionnalisme inébranlable dans la réalisation des cartes, à Xavier Brun pour la virtuosité avec laquelle il a su rassembler les informations qui m'étaient nécessaires, naturellement toujours urgentes. *Great thanks to my very dear friend* Teshi pour son assistance graphique et morale des derniers temps. Merci, enfin, à mes *vieux* maîtres, Jean-Michel Galano, Philippe Piercy et le colonel Sartre, qui ont orienté ma façon de regarder le monde, la géographie et l'Afrique.

À N'Djaména, le PRASAC a constitué un tuteur idéal de mes activités, offrant à la fois une grande liberté d'action et un précieux cadre d'échanges scientifiques. J'y remercie particulièrement Lamine Seyni Boukar, Patrick Bisson, Jean-Yves Jamin et Guillaume Duteurtre, qui ont chacun à leur manière encouragé mes recherches, avant de soutenir ce projet de publication. À la mission de coopération de N'Djaména puis à Paris, Nicolas Fornage et le colonel Guillou ont manifesté un intérêt bienveillant pour ce travail, auquel j'ai été très sensible. Sur un plan plus personnel, je ne sais comment dire ma gratitude à la famille Gademi, particulièrement Hissein et Oumou (Abdelsalam et Nasrine), mes parfaits hôtes n'djaménois, ainsi qu'à l'inénarrable Habib, au délicieux Moustapha et au grand Meïna. Leur « étranger » *nassara* n'oubliera jamais leur inestimable hospitalité, l'amitié et la confiance qu'ils lui ont si chaleureusement prodiguées. Mon amicale gratitude s'adresse aussi à Sabine et à toute la famille Besso, à Sabangali, Moundou et Djouman, pour leur gentillesse et les nombreux services rendus ; aux amis Frédéric Réounodji et Léonie, à Farcha, toujours charmants et disponibles. Alain Beauvilain m'a toujours témoigné un soutien amical, fait partager son expérience de géographe au Tchad et sa table accueillante, avec Najia. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

Dans le sud du Tchad, ces remerciements pourraient s'étendre à tous ceux qui ont accepté de se soumettre à mes questions, parfois indiscretes, qu'ils soient paysans, commerçants, éleveurs ou membres de l'encadrement. Je suis particulièrement reconnaissant aux dix paysans résidant au nord de Moundou qui ont accepté de participer à une enquête annuelle fastidieuse, ainsi qu'à Matthias Moroyol et aux représentants du MPZS qui en ont assuré le suivi. À l'ONDR, j'ai très souvent trouvé des interlocuteurs ouverts et coopératifs. Je remercie notamment à Moundou Ahmat Macka, Kakyang, Samuel et Jacques (suivi-évaluation), Laurent Fauveau et François Nuttens, Djimtebaye à Sarh. La formidable hospitalité de Ramadané Taher Abdallah, à Guélandgeng, serait saluée ailleurs par des étoiles dans les guides touristiques. Je me contente ici de lui exprimer mon amitié reconnaissante. Avec l'enthousiaste participation d'Henri Robin et de M. Zakaria, les agents des CFPR de Nangassou et Maïbo Mbaye, ainsi qu'Octave à Krim Krim, ont apporté une précieuse contribution à des enquêtes de comptage dans les marchés hebdomadaires. À Pont Karol, Pascal Hani a rempli le même rôle. Qu'ils en soient tous remerciés. À la direction de la COTONTCHAD, Y. Davenel, J.Y. Feuillerat, MM. Ngaba et Zoumaye, ont eu l'amabilité de me recevoir régulièrement, et de me transmettre certaines informations. Les chefs d'usines des petites villes de brousse m'ont souvent manifesté un accueil amusé et sympathique. L'amicale présence de Bétan Ngaba m'a rendu l'étape de l'usine de Kélo incontournable. Les cadres de la MCT et de la SONASUT, notamment MM. Djana et Kadi à Moundou, Alingué, Nayalta, Badja, Allamine Mahouloud et Barthélémy à Sarh, ont apporté une sympathique collaboration à mes investigations, dont je leur suis reconnaissant. Merci aussi aux maires de Sarh et Moundou de m'avoir accordé les autorisations nécessaires pour photographier et enquêter librement dans leurs villes.

De Léré à Kyabé, de Bongor à Baïbokoum, mes activités de recherches m'ont conduit à un mode de vie semi-nomade. Dans les petites villes d'étape, au-delà de la seule hospitalité, j'ai beaucoup appris de la rencontre des missionnaires de Kyabé, Gounou-Gaya, Fianga, Baïbokoum, Laï, Goré, Bodo, Bédjondo, Bébalem, et apprécié l'ouverture des jeunes DCC de Sarh et Pala. Stéphane Bellafiore, à Bébédjia, Sylvie Lewicky, puis Christophe Daviot, Henri Robin, Alain et Nicole Descombes, à Moundou, m'ont très généreusement ouvert leur porte, et offerts une présence amicale sans prix pour le chercheur sans attache que j'étais. Je n'oublie pas tout ce que ce travail leur doit. De N'Djaména à Moundou, Ahmat Oumar, Adoum Saleh Mahamat et sa petite famille ont été pour moi des amis fidèles et précieux, toujours serviables et hospitaliers. Merci aussi aux receveurs du Trésor de Léré (Adam Hadji) et Sarh pour leur accueil attentionné.

Enfin, je referme ces remerciements en adressant une pensée émue à la mémoire de Joseph Ogier, dont la gentillesse et le dévouement avaient permis à mes travaux au Tchad de débiter sous les meilleurs auspices.

Géraud Magrin

## INTRODUCTION

« Nos représentations nous permettent de nous approprier ce que nous appelons le réel, d'en parler, de le manier, d'espérer agir sur lui, le modifier peut-être. Mais substituer au paysage un tableau représentant le paysage, c'est enfermer colline, ciel et forêt dans un cadre qui les coupe et les isole de ce qui les entoure, c'est aussi les installer et les fixer en un point du temps d'où ils ne sortiront plus. Toute représentation implique à la fois un enfermement et une mise à distance, donc une occultation. Multiplier, juxtaposer, combiner les représentations, (...) c'est un moyen d'atténuer et de relativiser cette faiblesse essentielle, mais sans y remédier. D'où le besoin et le projet de transcender les images pour rejoindre le réel absent, quitte à sortir de la science pour entrer dans l'indicible ».

Philippe Couty, *Les apparences intelligibles*, 1996.

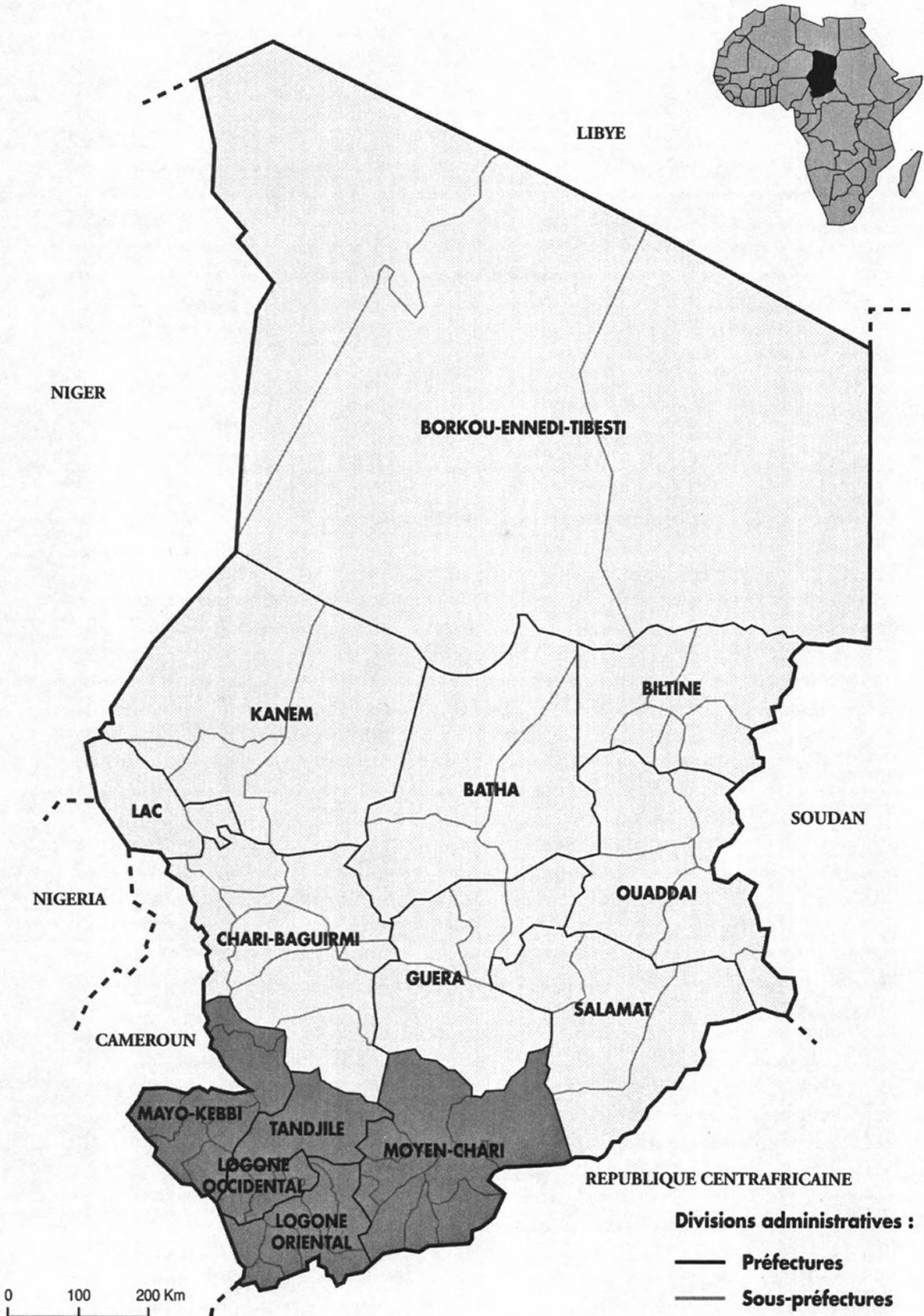
### Le sud du Tchad entre enclavement et mondialisation

En 1257, une girafe offerte par le souverain du Kanem arrive à la cour du sultan de Tunis. Six siècles plus tard, un explorateur allemand, Gustav Nachtigal, assiste à une chasse aux esclaves menée par les Baguirmiens sur les marges non islamisées du sud du bassin tchadien (1872). Dans les années 1930, les administrateurs coloniaux français voyagent durant plusieurs semaines pour rejoindre Fort-Archambault (Sarh) à partir de Bordeaux. En mars 1998, le réseau de l'*internet* est installé à Moundou. Il devient possible d'y lire chaque jour la dernière édition du journal *Le Monde* publiée à Paris. Pendant ce temps, aux alentours, des soldats brûlent des villages, une famine se prépare, des agriculteurs s'opposent violemment à des éleveurs. La culture de rente du coton, longtemps seule richesse exportable du Tchad, semble en passe d'être éclipsée par l'exploitation de gisements pétroliers. Ces faits d'apparence hétéroclite témoignent d'une caractéristique géographique essentielle de ce pays du nord de l'Afrique centrale : les effets de l'enclavement et les mécanismes de la mondialisation s'y conjuguent en un sulfureux mariage, pimenté par le jeu d'une frontière vive du monde musulman et de l'Afrique animiste et chrétienne. Ce sont eux qui expliquent l'accélération des changements de tous ordres au sud du Tchad depuis deux décennies.

Au Tchad plus qu'ailleurs, le politique préside à toute réflexion sur l'espace. L'opposition entre le nord et le sud a souvent été présentée comme responsable de la guerre civile interminable que connaît ce pays. Quoi qu'il en soit, elle constitue un ingrédient important des tensions politiques et religieuses qui le traversent. Le sud du Tchad ne représente pourtant qu'à peine 10% de la superficie nationale (cf. carte 1). Mais près de la moitié de la population s'y concentre, et surtout il en rassemble les principales richesses exportables, avec le coton, et peut-être bientôt le pétrole.

La conquête française, tout en unifiant le Tchad en une seule entité territoriale, l'a divisé en même temps, à travers les représentations de ses acteurs, en deux ensembles apparemment irréductibles, de part et d'autre de la ligne de l'islam majoritaire. Le nord pastoral et musulman, à la fois respecté et redouté pour les capacités de mobilisation subversive que l'on prêtait à l'islam, fut laissé de côté. Le sud agricole et animiste concentra la « mise en valeur » et « l'œuvre de civilisation ». Il fournissait seul les soldats et la main-d'œuvre. Sa paysannerie fut assujettie à la culture obligatoire du

CARTE 1 : Situation : les cinq préfectures du sud administratif (1998)



coton. Mais l'école française, rejetée dans les aires islamisées, y fut acceptée, si bien que les premières élites politiques nationales, lors de l'indépendance, étaient originaires du sud. Le développement d'une rébellion, à partir d'une révolte de paysanneries du centre-est musulman au cours des années 1960, inaugura une longue période d'instabilité qui perdure toujours en l'an 2000. La guerre civile culmina en 1979, date à laquelle des leaders originaires du nord du pays se substituèrent aux premiers dirigeants « sudistes »\* à la tête de l'État central.

À la fin des années 1990, l'ambiance de crise et de grande incertitude qui règne dans le sud du Tchad obscurcit l'horizon politique et économique du pays tout entier. La filière cotonnière, vitale pour l'ensemble de l'économie nationale, et qui fournit l'essentiel des revenus monétaires de 300.000 planteurs soudanais, oscille entre courtes périodes d'euphorie et dépressions sévères. Surtout, elle fonctionne sous la menace de plus en plus précise d'une privatisation accompagnée d'une réorganisation complète, souhaitée par la Banque mondiale, dont certains craignent qu'elle ne soit fatale à la culture même du coton. Les rares autres entreprises du secteur moderne de l'économie ne sont guère mieux loties. Une récolte record de coton, en 1997-98, est suivie par une disette très sévère. Les perspectives d'exploitation pétrolière achoppent sur la permanence d'un détestable climat d'insécurité, entretenu par l'affrontement entre les troupes gouvernementales et des mouvements rebelles. Cette tension politico-militaire envenime des conflits d'un genre nouveau entre autochtones chrétiens et migrants musulmans. En brousse, les heurts opposent agriculteurs et éleveurs ; en ville, citadins « sudistes » et commerçants musulmans. Bref, le sud du Tchad semble soumis à des tensions multiformes, qui expriment la crise d'un système spatial fortement marqué par l'enclavement.

Situé au cœur de la masse continentale africaine, le Tchad est un des États à la fois les plus enclavés et les plus pauvres du monde. Le budget de l'État tchadien, qui pourvoit à l'encadrement d'un territoire de 1.284.000 km<sup>2</sup>, peuplé de plus de 7 millions d'hommes en l'an 2000, n'excède guère celui de la ville française de Quimper (62.000 habitants). Les ports qui le desservent sont tous situés à plus de 1.000 kilomètres de ses villes principales, et aucune des voies qui y mènent n'est équipée d'infrastructure moderne permettant un transport rapide sans rupture de charge.

Pour autant, depuis très longtemps, l'actuel territoire tchadien est concerné par des échanges à longue distance, participant ainsi aux principales étapes du processus de mondialisation. Ses conséquences sont parfois positives, comme l'intégration des plantes américaines dans les systèmes agricoles (maïs, manioc, patate douce), à la suite des grandes découvertes qui inaugurent l'ère de la première mondialisation<sup>(1)</sup>. Mais elles sont le plus souvent négatives. Outre l'amplification de la traite, conséquence indirecte de la pénétration européenne au XIX<sup>e</sup> siècle, la colonisation a mis en place un système économique basé sur la production de rente du coton dans le sud du pays, seule à même de rentabiliser ce territoire enclavé. En effet, par ailleurs, l'enclavement pénalise de façon constante les tentatives de développement de l'économie productive moderne. Le coût d'importation des intrants, de même que celui de l'énergie, avantage les importations au détriment de la compétitivité des productions locales (sucre, textile, etc.). Quand le milieu naturel et les facteurs humains fournissent au Tchad des avantages comparatifs, comme en matière d'élevage, l'enclavement s'oppose à leur valorisation sous forme d'exportations.

L'enclavement s'assimile ainsi à un prisme, à travers lequel les influences mondiales ne se cristalliseraient que sous la forme d'une dépendance fragilisante. Au-delà du bon vouloir de l'aide extérieure, à présent conditionnée par la docilité à l'égard des

---

(1) DOLLFUS 1997 : 13.

institutions de Bretton Woods, le Tchad est ballotté entre les remous des cours mondiaux du coton et les attermoissements des firmes pétrolières transnationales. Cela étant, l'enclavement induit parfois des effets plus ambigus. S'il s'oppose à un développement que l'on peut de plus en plus concevoir d'après la qualité de l'insertion d'un territoire dans l'économie mondiale, il amortit aussi certains changements trop brutaux imposés de l'extérieur. La médiocrité des pistes protège le marché méridional de la bière tchadienne. Une certaine incurie gouvernementale, plus ou moins délibérée, freine la privatisation de la société cotonnière nationale, quand des gouvernements plus efficaces n'ont pu résister aux injonctions de la Banque mondiale, comme en Côte d'Ivoire.

Au sein de l'espace tchadien, le sud cotonnier, virtuellement pétrolier, semble moins enclavé que le nord. Sa population plus dense y autorise un réseau de pistes plus serré. Plus proche de la mer et du commerce mondial, il s'avère en même temps très dépendant des modalités de son intégration dans le système mondial, quand le nord apparaît de ce point de vue à maints égards comme une fenêtre assistée, simplement reliée à la sphère globalisée par le biais de l'aide internationale.

### Une région problématique

L'importance du sud du Tchad dans l'économie, la société et l'évolution politique de l'ensemble du pays justifient en soi qu'on l'adopte comme objet d'étude. L'évidente existence d'une entité « sud du Tchad » n'interdit pas cependant de s'interroger sur sa nature, et ainsi sur celle du travail qui lui est ici consacré.

L'Afrique sub-saharienne oppose une certaine résistance aux approches de géographie régionale classique appliquées aux espaces français ou européens dans les années 1950-1960. L'immensité de milieux naturels disproportionnés par rapport à l'emprise historique des sociétés complique en effet les délimitations d'unités homogènes à l'échelle de la région. « *En Afrique noire, singulièrement, les entités régionales se dégagent très mal (...) d'un fond de tableau indifférencié et invertébré, aussi mouvant que rapidement changeant* »<sup>(1)</sup>. La difficulté de cerner des régions aux contours indiscutables tient à la superposition de structures discordantes, dont certaines sont héritées du passé (constructions politiques, ethnies), d'autres en voie d'élaboration autour des villes et des axes de communication<sup>(2)</sup>.

Dès lors, l'étude régionale en terre africaine encourt, plus que toute autre, le « *péché véniel* » d'une pondération imparfaite de l'importance accordée à tel ou tel facteur. Mais son auteur s'expose surtout au risque grave de se laisser « *facilement aller, par une sorte d'autosuggestion, à surestimer la « nécessité » géographique du cadre où, avant de le connaître, il avait choisi d'opérer* », et ainsi d'inventer une sorte de région factice. Si la région est cette échelle « *la plus vaste où hommes et faits géographiques sont en communication directe et aisée* »<sup>(3)</sup>, il semble pourtant, au-delà de la séduction qui naît de la fréquentation trop assidue d'un objet de recherche, que le sud du Tchad puisse être considéré comme une région à part entière. Encore convient-il de préciser de quelle sorte de région il s'agit.

Les régions « *traditionnelles* » ont été définies en Afrique comme exprimant une certaine uniformité, à travers des facteurs offrant différentes formes de combinaisons. Les principaux critères retenus prennent en considération le cadre naturel, le fait ethnique, les densités démographiques, mais aussi l'existence de réseaux d'échanges ou de structuration politique<sup>(4)</sup>. Ils traduisent l'existence de liens particuliers unissant

(1) SAUTTER 1961 (1993d : 265).

(2) SAUTTER 1968 (1993b : 291).

(3) SAUTTER 1961 (1993d : 268-272).

(4) SAUTTER 1968 (1993b).

société, milieu et espace. Ainsi, au sud du bassin tchadien, on pouvait identifier une de ces régions traditionnelles entre le Logone, à l'est, et les reliefs septentrionaux de la dorsale camerounaise. L'unité de cadre physique, la présence d'un « *fond de traditions agraires communes* », celle d'une « *tradition de défense contre l'envahisseur islamisé* »<sup>(1)</sup>, ainsi que la continuité géographique d'une zone à forte densité concouraient à établir la réalité d'une région du moyen Logone, s'étendant de part et d'autre de la frontière tchado-camerounaise.

Or, les changements intervenus depuis les années 1960 amènent à postuler l'émergence, au sud du Tchad, d'une région moderne, c'est-à-dire d'un ensemble polarisé, érigé sur l'évanescence de l'ancien ensemble du moyen Logone, mais aux contours distincts. La substitution de frontières nationales aux limites territoriales coloniales a joué un rôle important dans ce processus. Par l'action des structures de l'encadrement (société cotonnière, services de l'État, projets de coopération, Organisations non gouvernementales), le contenant a modelé le contenu, même si la prééminence de l'appartenance nationale n'empêche pas la permanence de dynamiques frontalières. Dans le même temps, la croissance urbaine, tout en restant modeste par rapport à d'autres situations africaines<sup>(2)</sup>, a pris la forme d'un réseau dense et hiérarchisé de villes, qui contribuent fortement à la structuration de l'espace. Les plaines inondables des moyennes vallées du Logone et du Chari, en coupant au cours de chaque saison des pluies toute communication avec N'Djaména et le reste du pays, contribuent à autonomiser un système spatial soudanien polarisé par les deux villes de Sarh et Moundou. Celui-ci est borné à l'ouest et au sud par les frontières qui séparent le Tchad du Cameroun et de la République Centrafricaine. Au nord et à l'est, ses limites sont moins nettes. Elles dessinent une frange de transition qui s'étend, sur une tranche d'une cinquantaine de kilomètres, de la région de Kyabé au Chari, et jusqu'à Guélangdeng (cf. carte 2).

Les trois premiers quarts du XX<sup>e</sup> siècle ont constitué une période de profonds bouleversements dans le sud du Tchad. Ces attributs de l'ère coloniale que furent l'armée, l'église, l'école, mais aussi le développement de la culture cotonnière, ont contribué à promouvoir l'individualisme au détriment des anciennes structures lignagères. Le coton a fragilisé la sécurité alimentaire, en concurrençant les cultures vivrières dans le calendrier agricole, tout en favorisant la diffusion de l'économie monétaire. Un réseau de petites villes s'est constitué, voué à la fois à l'encadrement administratif du territoire, au premier traitement du coton, puis à appuyer la pénétration commerciale. Toutes ces transformations étaient de nature à renforcer l'individualité du sud au sein du territoire tchadien. Ainsi, dans les années 1950, l'identité tchadienne semble se dédoubler de façon irréductible. « *Personne ne discute aujourd'hui le fait que le territoire du Tchad est double, qu'il se compose de deux parties nettement distinctes (...): le Tchad du Nord, région de savanes courtes, de steppes, de déserts, à vocation pastorale (...), où l'islam est fortement enraciné; le Tchad du Sud, région de grandes savanes boisées, à vocation agricole (...), où l'animisme, encore très vivant, se laisse parfois recouvrir par des influences chrétiennes* »<sup>(3)</sup>.

Or, depuis deux ou trois décennies, le sud du Tchad est affecté par des mutations accélérées, qui manifestent à la fois une crise et des adaptations de l'ancien système spatial soudanien. La dégradation climatique à l'œuvre dans les années 1970-1980 exerce des effets d'autant plus considérables qu'ils sont renforcés par une révolution politique. Les sécheresses sahéliennes mettent en mouvement de nombreux pasteurs sahéliens, qui s'orientent vers le sud. Au même moment, dans la zone soudanienne,

(1) *Ibidem*.

(2) Le taux d'urbanisation au sud du Tchad avoisine seulement 20%.

(3) LE ROUVREUR 1962 : 24.

l'assèchement relatif et l'extension des défrichements sous l'effet de la croissance démographique ont contribué à diminuer la virulence de la trypanosomiase, qui interdisait auparavant tout élevage bovin sédentaire.

Parallèlement, le renversement politique de 1979, qui voit des originaires du nord remplacer des méridionaux aux commandes de l'État, s'accompagne de la mise en place dans le sud d'un personnel administratif et militaire musulman. Ses chefs y développent leurs propres troupeaux, tout en encourageant l'installation de leurs coreligionnaires éleveurs, en adoptant notamment une attitude partisane dans le règlement des différends qui les opposent aux cultivateurs autochtones. Le courant migratoire vers le sud concerne également de nombreux petits commerçants sahéliens, qui s'établissent dans les villes et jusque dans les gros villages de la zone cotonnière. Dans un contexte politico-militaire structurellement tendu, du fait de la succession de cycles de rébellion et de répression, les heurts se multiplient entre commerçants ou éleveurs musulmans et autochtones chrétiens ou animistes.

Alors que les perspectives de privatisation et l'instabilité récurrente des cours mondiaux conduisent à s'interroger sur la pérennité de la culture cotonnière au sud du Tchad, les perspectives d'exploitation pétrolière amènent les plus audacieux à envisager un bouleversement rapide des structures de l'économie régionale. Dans le même temps, face aux nouvelles conditions climatiques, de nombreux traits caractéristiques des savanes méridionales du Tchad s'estompent. L'élevage se généralise dans une région d'où il était autrefois quasiment absent. « *L'impression que j'ai eue, c'est que le Nord se déplace à grands pas vers le Sud : campements d'éleveurs, camelins, caprins, ovins* »<sup>(1)</sup>. Le manioc, si répandu dans les pays plus humides, notamment de la cuvette oubangon-congolaise, sort de la forêt pour remonter vers le nord, au moins jusqu'à la hauteur du 10° parallèle. De même, la part des sorghos dans les systèmes agricoles diminue au profit d'une gamme de plantes variées adaptées à la précarité pluviométrique et aux conditions des grands types de terroir (*berbéré*, riz, taro, mil pénicillaire, maïs, arachide, patate douce). Les greniers céréaliers traditionnels, emblématiques des paysages et des sociétés des savanes soudaniennes, disparaissent parfois totalement (pays Ngambaye).

Ainsi, l'impression de crise qui prévaut à la fin du XX<sup>e</sup> siècle correspond à un faisceau de bouleversements qui semblent remettre en cause jusqu'aux fondements de l'identité régionale.

Le sous-développement et la pauvreté qui caractérisent le Tchad s'expliquent dans une large mesure par des causes climatiques et politiques, ainsi que par la forte dépendance vis-à-vis d'acteurs et de dynamiques extérieurs au pays. L'analyse de ces causes conduit à faire intervenir trois échelles principales.

Le contexte national est déterminant. Il est dominé par les conséquences des événements\* de 1979-82, marqué par un retournement où « le sud » perd le pouvoir. Cette période voit une accélération de changements amorcés dans les années 1960-70, et surtout l'amplification de leurs conséquences au sud, du fait du nouveau contexte géopolitique. Le mouvement migratoire de populations sahéliennes vers le sud, commun à toute l'Afrique sahélo-soudanienne, présente en effet au Tchad des modalités particulières du fait de la situation politique. Les nouveaux venus sont souvent perçus par les autochtones comme des étrangers dominateurs, qu'ils soient commerçants spéculateurs, éleveurs irascibles, ou administrateurs partisans. La nouvelle situation produit un profond désarroi chez les originaires du sud. Celui-ci se traduit par une succession de rébellions, résultant du blocage du processus démocratique, ou par une augmentation de l'alcoolisme.

(1) K.G.R., « Arrêt sur images », in *N'Djaména hebdo* n°134, 2 juin 1994.

Le choc politique et migratoire s'accompagne d'une crise des encadrements. Alors que l'État semble en retrait par rapport à la période précédente, l'administration et la justice sont souvent partiales, et leur action dominée par une logique d'antagonisme nord/sud. La société civile émergente manifeste une certaine vitalité, qui n'est pas toujours dénuée d'ambiguïtés. Fortement marquée par son ancrage méridional, elle manifeste plus ou moins consciemment une résistance passive à l'État « nordiste ». Les puissantes Églises chrétiennes sont sur la défensive face à la poussée de l'islam. ONG et projets de développement peinent à mettre en œuvre les coordinations nécessaires. Le mouvement de structuration du monde rural mûrit lentement, et fournit autant de promesses que de déceptions.

Les changements récents, mais surtout les incertitudes qui pèsent sur l'avenir, dépendent pour une large part de logiques et de dynamiques mondiales sur lesquelles le Tchad n'a guère de prise. L'avenir des quelques entreprises du secteur officiel de l'économie, toutes localisées dans le sud tchadien, apparaît mal assuré. Les industries de substitution aux importations (sucre, bière, cigarettes) sont vulnérables, parce que difficilement compétitives du fait de l'enclavement, qui gonfle démesurément les coûts de l'énergie et renchérit tous les approvisionnements. Le résultat de la privatisation de la société nationale sucrière, basée à Sarh, sera vital pour l'économie formelle de tout le sud-est tchadien. Mais surtout, les pressions des institutions de Bretton Woods pour une privatisation et un démantèlement de la filière cotonnière sont lourdes de menaces pour l'ensemble de l'économie agricole et commerciale du Tchad méridional. Elles reviennent à remplacer un système efficace, malgré ses dysfonctionnements réels, par une organisation mal définie, orientée par des principes idéologiques, et qui n'a guère fourni de résultats convaincants dans les pays africains où elle a été mise en pratique (Afrique anglophone notamment). Or, dans ces États, le coton ne représentait qu'une ressource annexe de l'économie. Il n'en va pas de même au Tchad, où la production cotonnière et les activités qui y sont liées occupent une place centrale dans l'économie nationale.

En outre, les perspectives d'exploitation des gisements pétroliers de Doba, au cœur de la zone soudanienne, constituent un facteur majeur d'incertitude à court terme, en même temps qu'un potentiel de changement important. Le pétrole représente depuis plusieurs décennies un enjeu considérable au Tchad, alors que les ressources semblent modestes. L'or noir y fait figure de vieux serpent de mer, dont l'ancienneté résulte des conditions d'enclavement. La mise en valeur de champs de pétrole isolés au sein de la masse continentale africaine suppose la construction d'un oléoduc de plus de mille kilomètres pour évacuer le brut vers l'océan. L'importance de l'investissement limite la rentabilité de l'exploitation, tout en manifestant l'extrême dépendance du pauvre Tchad vis-à-vis d'acteurs extérieurs. En fonction des cours mondiaux, de l'évaluation du risque géopolitique et du niveau de leurs réserves internes, différentes entreprises pétrolières transnationales ont manifesté un intérêt fluctuant pour l'or noir de Doba. La participation d'un ou plusieurs pays limitrophes s'est avérée indispensable, de même que celle de la Banque mondiale. Des débats passionnés ont mis aux prises dans la deuxième moitié des années 1990 les partisans et les adversaires de l'exploitation pétrolière. Les deux principaux enjeux de ces controverses reflétaient les échelles concernées par le projet d'exploitation : le pétrole pourrait perturber l'environnement physique et humain de la zone de production, autour de Doba. Il risque surtout de conforter, à l'échelle nationale, un régime incapable de « bonne gouvernance », et ainsi alimenter des tentations séparatistes au sud du pays.

Enfin, le resserrement des liens entre les espaces ruraux de la zone soudanienne et ses villes, mais surtout avec des horizons sous-régionaux, correspond à une réponse aux difficultés d'insertion de l'économie formelle dans le système économique mondial. Les crises successives du système cotonnier au cours des années 1980-1990 sont l'expression la plus aboutie de cette vulnérabilité. Malgré l'enclavement persistant, du

fait de l'absence d'améliorations récentes des infrastructures routières, on assiste en effet à un essor important de l'exportation de produits agricoles du sud tchadien, qui constitue la forme dominante de ces relations sous-régionales. Les flux sont dirigés vers la capitale tchadienne, mais surtout vers les villes du Cameroun, du Nigeria et de la RCA, et, au-delà, vers celles du Gabon et du Congo. Ils amplifient de vieux courants commerciaux analysés par Philippe Couty dans les années 1960, qui mettaient en jeu des échanges informels entièrement monétarisés entre zones écologiques complémentaires<sup>(1)</sup>. Cet essor d'un vivrier marchand à horizons sous-régionaux concerne, autour de l'arachide, des produits comme l'oignon, le sésame ou le haricot. Malgré le retard de l'urbanisation et l'enclavement, le Tchad méridional participe ainsi, sur un mode original, à la révolution du vivrier marchand, qui constitue un des principaux moteurs des mutations contemporaines des économies rurales africaines<sup>(2)</sup>.

### Méthodologie d'une recherche

Ce travail se donne pour objet d'interpréter les changements récents de l'économie et de l'organisation de l'espace au sud du Tchad<sup>(3)</sup>. Le présent ouvrage se nourrit de trois séjours de quatre mois chacun dans le sud du Tchad. Ceux-ci s'échelonnent de fin 1997 à début 2000, et trouvent place chacune de ces années entre septembre et janvier, soit entre la fin de la saison des pluies et le début de la saison sèche. Cette étude ne peut donc prétendre à l'exhaustivité minutieuse de certains travaux de géographie tropicale antérieurs, menés au Tchad ou ailleurs pour la réalisation des anciennes thèses, qui valorisaient souvent de très longues périodes continues sur le terrain. La taille de l'espace considéré – environ 140.000 km<sup>2</sup>, pour une région qui s'étend en ses plus grandes dimensions de 700km d'est en ouest à 400km du nord au sud –, son éminente rugosité, palpable dans la lenteur des déplacements, par des moyens plus ou moins précaires, militaient pour la pratique d'une géographie extensive, à l'image de l'agriculture de ces régions de savanes.

Au total, des enquêtes ont été menées dans environ 70 localités, aussi différentes que peuvent l'être les grandes villes de cette partie de l'Afrique centrale (N'Djaména, Garoua, Maroua, Bangui) et de petits villages isolés, ainsi que dans pratiquement toutes les villes de la zone soudanienne. À partir de bases presque toujours urbaines, des enquêtes ponctuelles étaient menées dans quelques villages environnants. Cette démarche peut ne pas sembler satisfaisante à ceux, géographes, agronomes ou développeurs, qui privilégient une approche essentiellement rurale de ces espaces encore peu urbanisés. Elle était certes dictée par un contexte particulier. Les conditions logistiques pour des investigations qui se proposaient d'embrasser un espace aussi vaste, mais surtout le climat d'insécurité qui prévalait dans de vastes secteurs du sud du Tchad en 1997 et 1998, n'autorisaient guère de trop s'éloigner des grands axes routiers, et de séjourner dans des brousses trop profondes<sup>(4)</sup>. Mais on peut considérer aussi que ce choix de résidences urbaines traduisait une intuition et un parti pris : si l'influence croissante des villes sur leurs campagnes, par l'entremise de la stimulation

(1) COUTY 1968 (1996b : 22-43).

(2) Voir CHALÉARD 1998.

(3) Préparé à l'Université de Paris I dans le cadre du laboratoire Équateur (UMR PRODIG), il s'inscrit par ailleurs dans les activités de la composante 1 du Pôle régional de recherche appliquée au développement des savanes d'Afrique centrale (PRASAC), l'Observatoire du développement. Le PRASAC est un projet régional concernant le Tchad, le nord du Cameroun et le centre et le nord de la RCA. Il vise à réaliser des économies d'échelle dans la recherche appliquée au développement, en partant de l'idée que, dans des milieux de savanes cotonnières comparables, les problèmes de développement peuvent être similaires. *L'Observatoire* a pour objet de mettre à la disposition des acteurs des outils d'analyse du fonctionnement économique et spatial de la zone du projet.

(4) En janvier 1998, l'enlèvement d'un jeune géographe français à l'orée de la réserve de faune de Manda, où il travaillait comme Coopérant du service national (CSN), disait assez la réalité de ces risques.

exercée par le marché sur les systèmes agricoles, constituait le moteur des changements spatiaux, c'est d'elles qu'il fallait partir pour en saisir les modalités.

Près de 400 entretiens ont été réalisés. La moitié environ concernait des représentants des diverses structures d'encadrement intervenant au sud du Tchad, comme les services de l'État (administrateurs, agents de l'agriculture ou de l'élevage, fonctionnaires), les ONG, le CIRAD<sup>(1)</sup>, les coopérants à l'œuvre dans divers projets, des religieux, ou encore des entreprises industrielles. L'autre moitié s'adressait aux acteurs économiques du système spatial soudanien, agriculteurs et commerçants (une centaine d'entretiens pour chaque), éleveurs (une dizaine de *fourgan* enquêtés seulement), chefs traditionnels (de villages ou de cantons).

Le temps, les moyens disponibles, mais aussi la largeur des horizons thématiques abordés, nous soumettaient à la contrainte, à la fois grisante et périlleuse, de privilégier dans une très large mesure une approche qualitative, à travers la pratique d'entretiens libres. Quelques concessions ont néanmoins été faites au besoin de caution quantitative auquel n'échappent que rarement les chercheurs en sciences humaines. Les enquêtes qui ont fait l'objet d'un traitement statistique mesurent toutes les relations entre les villes soudanaises et les espaces ruraux environnants, à partir de différents points de vue. Un questionnaire assez détaillé a été rempli par 205 employés de la Manufacture de cigarettes du Tchad (MCT) de Moundou et de la Société nationale sucrière du Tchad (SONASUT), à Sarh, pour évaluer la nature des relations conservées avec le milieu rural. Une enquête plus rapide, menée dans 140 concessions, a porté sur les pratiques agricoles d'un échantillon de citoyens de Moundou, résidant dans trois quartiers différents. Des comptages ponctuels effectués aux principales entrées de Moundou se sont efforcés d'estimer les flux de produits agricoles d'origine périurbaine vers la capitale du Logone occidental. Un recensement tout au long de l'année du nombre de camions présents sur trois marchés hebdomadaires de la zone soudanaise a permis d'en connaître le volume et les rythmes d'activité. Enfin, dix paysans alphabétisés résidant au nord de Moundou ont rempli durant seize mois des cahiers, sur lesquels ils consignaient leur emploi du temps ainsi que leurs pratiques spatiales. L'exploitation statistique de ces cahiers a dû être limitée aux informations présentées de la manière la plus homogène. Elle n'en présente pas moins un certain intérêt, par exemple pour délimiter l'aire d'influence périurbaine directe d'une ville moyenne comme Moundou<sup>(2)</sup>.

La crise de l'État et la dégradation des encadrements invitent comme ailleurs en Afrique à s'adonner avec prudence à la religion des chiffres. On en citera néanmoins beaucoup, à titre d'ordre de grandeur. En matière de démographie, le seul vrai recensement qu'a connu le Tchad a été mené en 1993<sup>(3)</sup>. On lui reconnaît un certain sérieux. Ses faiblesses sont dues aux caractéristiques du pays. La population nomade est par essence difficile à dénombrer et à localiser. Dans le sud, les violences consécutives aux répressions militaires de mouvements rebelles « sudistes » ont considérablement contrarié le recensement dans certaines zones, particulièrement dans la préfecture du Logone oriental. Il semble que le recensement n'a pas été réalisé dans les cantons de Bodo, Béboto et Mbaïkoro<sup>(4)</sup>. Un dénombrement démographique avait été opéré auparavant, en 1968. Mais il n'a pas porté sur les préfectures du Ouaddaï, du Salamat, du Batha et du Borkou – Ennedi – Tibesti (BET), déjà touchées par la rébellion du Front de libération national du Tchad (FROLINAT), empêchant

(1) Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement.

(2) Qui compte environ 120.000 habitants en l'an 2000.

(3) Bureau central du recensement 1993-1995.

(4) Qui sont absents des résultats bruts du recensement, présentés par listes de villages, par cantons, sous-préfectures et préfectures.

de comparer l'évolution du poids démographique respectif des ensembles « nord » et « sud » à l'échelle nationale. Ainsi, les chiffres de population fournis sans précision auront tous pour source le recensement de 1993. Quand les chiffres sont donnés pour l'an 2000, ils représentent une extrapolation du chiffre de 1993, basée sur un taux de croissance régional admis de 2,5% par an. On précisera quand des taux supérieurs ont été retenus, dans le cas des entités spatiales à la croissance manifestement plus dynamique.

Les statistiques agricoles sont plus impressionnistes encore. La grande majorité d'entre elles émanent de l'Office national du développement rural (ONDR). Leur fiabilité varie en fonction des cultures, mais aussi des moyens fluctuants mis à la disposition de l'organisme qui les produit. Les données concernant le coton sont dans l'ensemble les plus fiables, du fait de la densité de l'encadrement de cette culture, du contrôle des semences distribuées, de la connaissance finale des quantités achetées et traitées industriellement par la société cotonnière. Les mauvaises années, les superficies et les productions des plantes vivrières principales (sorgho, mil, arachides) sont parfois estimées davantage en fonction des besoins théoriques moyens des exploitations agricoles que des superficies réellement ensemencées. Le niveau de production des plantes secondaires est très mal connu. Le manioc, qui joue une place importante dans certains systèmes agricoles, ne figure même pas en tant que tel dans les statistiques.

Enfin, si toutes les données ont en principe la même origine, les multiples recopiages manuels et les moyens de calcul fluctuant peuvent produire des chiffres qui varient dans de larges mesures, pour une même production et une même année. Pour faire sens, ces données chiffrées doivent donc être préalablement triées, à l'aune d'intuitions développées au croisement des témoignages recueillis et des observations réalisées.

Un mot, encore, avant d'aller plus avant dans le vif du sujet. En matière de sciences humaines, le Tchad est loin d'être un terrain vierge. Presqu'abandonné après l'âge d'or des années 1950-70, depuis que la guerre civile a ruiné les structures sur lesquelles s'appuyaient les travaux scientifiques, ce pays peut être comparé à une vieille jachère de la recherche. L'espace de ces friches apparentes semble libre. Les relations des recherches actuelles à celles du passé n'en manifestent pas moins une certaine ambiguïté. L'ombre des grands anciens se révèle souvent stimulante, mais aussi parfois lourde à porter. Comment résister à la tentation de récolter, dans l'émergence timide du vivrier marchand, le concept semé sous la forme du secteur intermédiaire de l'économie dans les années 1960 ?

Sur le versant politique, en revanche, l'héritage se fait plus pesant. Si elle rejoue ponctuellement autour des failles pétrolières et cotonnières, la vieille fracture opposant communistes et anti-marxistes, tiers-mondistes et développeurs techniciens, géographes de gauche ou de droite, n'effraie plus guère. Au Tchad, en tout cas, personne n'y songe plus. En revanche, l'embrigadement plus ou moins volontaire des chercheurs européens du côté géopolitique du bloc auquel ils consacraient leur recherche n'a pas été oublié. Échapper aux étiquettes de « pro-nordiste » ou « pro-sudiste » devient d'autant plus difficile que les réalités mouvantes du sud, qui sont l'objet de ce travail, exposent à toutes les suspensions. Est-il tout à fait innocent de tant s'intéresser au commerce et aux commerçants, s'interroger telle relation « sudiste » de Moundou, attachée à l'idée selon laquelle les commerçants sont avant tout musulmans ? Pourquoi borner son étude aux mutations du seul sud, demandera une connaissance « nordiste » de N'Djaména ?

Ainsi, au-delà même des questions géopolitiques à proprement parler, le politique occupe une telle place au Tchad qu'il est délicat d'y maintenir la géographie hors d'atteinte de toute empreinte idéologique. Que l'on évoque le commerce, l'élevage, la consommation d'alcool, et plus encore l'avenir de la filière cotonnière ou les perspectives pétrolières, on se trouve immergé malgré soi dans des débats qui en sont